

XYZ. La revue de la nouvelle

L'école de minuit

Philippe St-Germain



Number 148, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97157ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Germain, P. (2021). L'école de minuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 81–88.

L'école de minuit

Philippe St-Germain

MORGANE LAVELLE a d'abord fréquenté l'impossible en dispensant douze heures de cours consécutives tous les lundis, malgré les avertissements du comité des horaires et les remontrances de son syndicat. Elle commençait à perdre pied vers la septième heure, puis une sorte de fièvre surgissait vers la dixième pour la transporter jusqu'au fil d'arrivée. Elle a décrit quelques-unes de ces trances dans son journal de l'hiver 2013 : elle aimait se déprendre de son discours, en ressaisir des bribes lorsqu'elle répondait aux questions de ses élèves ou corrigeait leurs travaux.

Cette expérience continue de toutes les cases horaires traditionnelles appela l'exploration de cases encore inédites. Morgane menait, dans ses temps libres, des recherches sur les cours de nuit donnés dans des écoles américaines, dont le Bunker Hill Community College de Boston et le Anne Arundel Community College d'Arnold. Elle rêvait d'introduire cette pratique dans son propre cégep, et son désir fut alimenté par le programme de financement national Méthodes pédagogiques alternatives (MPA), qui disait attendre les propositions les plus hardies. Morgane tira de sa riche documentation une analyse des occurrences américaines des cours de nuit, puis elle façonna un plan de cours expérimental opérant une synthèse entre son enseignement diurne et son éventuel versant crépusculaire. Elle plaça l'ensemble sous la tutelle de Lily Ann Granderson, elle-même créatrice d'une école de nuit dans la Virginie du XIX^e siècle, contre l'interdiction d'éduquer les esclaves.

Le comité d'évaluation du programme MPA fut charmé par le projet et Morgane obtint le mandat de donner le tout premier cours de nuit au Québec, à l'automne 2014. Des collègues exaspérés par les « lubies » de Morgane coulèrent la nouvelle dans les médias, empêchant l'administration du cégep de contrôler le message comme elle l'aurait souhaité. 81

On assista à une déferlante de prédictions catastrophistes à propos de ce cours « inquiétant [...] qui marque une dérive et un nivellement par le bas », mais Morgane reçut l'entière confiance de ses gestionnaires.



À partir du 30 août 2014, Morgane Lavelle arrive au collège vers vingt-deux heures deux soirs par semaine, elle entre dans le bureau A-3240 pour se vouer à sa préparation et aux visites des étudiant.e.s, puis elle se dirige vers le local C-3300 pour accueillir les participant.e.s. La dernière partie du cinquième cours porte sur les expériences de pensée, et Morgane résume le récit fantaisiste d'un berger et de son anneau qui le rend invisible. Il se le glisse au doigt et commet tous les gestes qu'il s'est interdit jusque-là, du vol au meurtre. Le fonctionnement de l'anneau importe peu, dit Morgane, c'est un miroir dans lequel nous nous contemplons en même temps que nos actions et leurs motifs. Elle quitte son poste près du tableau, rejoint ses élèves et s'installe à un pupitre pour leur demander s'ils ont déjà rêvé qu'ils étaient invisibles. Un étudiant lui renvoie la question, et elle répond que ce sont ses rêves favoris.

Il n'y a pas d'atelier en classe, cette nuit-là. Jusqu'à deux heures cinquante au plus tard, dit-elle à ses étudiant.e.s en ce 6 octobre naissant, devenez un homme ou une femme invisible, arpentez les couloirs et les locaux du collège comme s'il n'y avait pas de surveillance, puis décrivez votre expérience dans un texte aussi long que vous le souhaitez. La classe de minuit obéit aux consignes et sort du local pour s'aventurer dans un labyrinthe vide, entrer dans les locaux déverrouillés, allumer des ordinateurs. Les gardes de sécurité sont intrigués par cette activité imprévue et désordonnée, mais ils connaissent bien l'enseignante et ne s'en formalisent pas – en explorant le cégep à leur tour vers trois heures, ils découvriront les traces de méfaits négligeables.



Morgane Lavelle ne va pas au cégep le lendemain soir pour dispenser cette séance à son deuxième groupe. Les caméras de surveillance du cégep permettent cependant de retracer à rebours le parcours des élèves et de leur enseignante. On voit Morgane emprunter les escaliers au bout du couloir dans le pavillon C, apparaître au premier étage, longer les locaux des ressources humaines et prendre la sortie nord, tandis que les caméras d'une station-service située en face du cégep montrent une figure sombre qui pourrait bien être Morgane. Elle gagne le trottoir au bout d'un sentier de quelques mètres pour ensuite disparaître au nord – un montage de ces déplacements a été diffusé dans des bulletins de nouvelles et a largement dépassé le million de visionnements sur YouTube. Si Morgane a été attaquée ou enlevée, ce n'est donc ni dans son lieu de travail ni dans ses environs immédiats.

Les dernières communications aux proches remontent à la soirée précédant le cours sur les expériences de pensée. Morte d'inquiétude, la mère de Morgane, Annie Lorraine, va trois jours plus tard au bungalow de sa fille et brigue les services du clairvoyant Bernt Argur. L'homme pratique une manœuvre délicate à l'aide des robinets de la cuisine pour, dit-il, « s'imprégner de l'esprit de Morgane Lavelle », puis il passe une heure dans le bureau de Morgane et récupère trois livres placés en évidence sur la table de travail. Il les rapporte chez lui, médite tranquillement leur contenu et palpe leur texture : son exégèse mystique n'engendre aucun résultat.



Morgane Lavelle n'est pas d'emblée considérée comme une personne disparue, car elle n'est pas particulièrement dépressive et n'a pas donné de signes avant-coureurs à des collègues, ami.e.s ou amant.e.s. Des voix s'élèvent pour condamner le cours et, par la bande, l'administration du cégep. « Cela » ne se serait pas produit sans cette entreprise 83

ridicule, en avoir l'idée est une chose, mais lui accorder une bénédiction officielle en est une autre.

Les détectives professionnels et amateurs se succèdent dans son bureau au cégep et ils y trouvent les documents attendus – évaluations corrigées, plans de cours, recueils de textes, procès-verbaux d'assemblées départementales, questionnaires et feuilles blanches – et d'autres plus étonnants, dont un récit de rêve mettant en vedette « un monstre qui entre dans les songes pour mieux entrer dans le réel ». L'écriture manuscrite ressemble suffisamment à celle de Morgane (des spécimens sont disséminés dans la même pile) pour qu'on lui attribue cette petite fable. Dans les tiroirs s'entassent des travaux, des manuels, une paire de bas, deux chandails, des espadrilles bleues, une carte des États-Unis sur laquelle on a grossièrement et doublement encerclé le Midwest au stylo rouge, deux articles sur les expériences de pensée proches du dernier cours de nuit et un document de cent soixante-seize pages intitulé *Répertoire des affaires de meurtres non résolues au Québec (1964-2014)*. Les résumés de cas sont agrémentés de photographies et de cartes géographiques. Parmi les cas annotés par Morgane dans les marges, deux détaillent des assassinats de jeunes femmes, deux relatent des cambriolages qui ont mal tourné et le dernier aborde une tentative de meurtre dans un dépanneur de Sherbrooke. On voit mal ce qui les réunit à l'exception de points communs élémentaires et, de ce fait, sans pertinence : les cas sont aussi disparates que leurs suspects et les années des crimes, il n'y a pas de filon à en tirer – à moins que le filon soit précisément ce caractère hétéroclite.



On peut bien se moquer de l'enquête parallèle de Bernt Argur, l'enquête officielle fonce elle aussi vers le mur. Le manque d'indices – activité dans les comptes, traces matérielles, témoins oculaires – entame l'espoir des proches, des policiers et des observateurs. Morgane Lavelle est désormais

perçue et pensée à travers le prisme de versions multiples et contradictoires. Morgane 1.0 ignore qu'elle ne reviendra plus quand elle part au cégep, le soir du 5 octobre 2014. Rien de ce qui suit le devoir n'a été prévu, de sorte que la disparition de Morgane 1.0 est forcément d'origine criminelle – meurtre, enlèvement ou les deux à la fois, le corps le révélera bien en temps et lieu. Morgane 1.5 va elle aussi travailler sans savoir qu'elle disparaîtra, mais elle échafaude un plan au cégep – soit dans son bureau (son passage d'une centaine de minutes au local A-3240 a d'ailleurs suscité de nombreuses interprétations), soit pendant le cours (au début, à la pause ou vers la fin, cela dépend). Morgane 2.0 va au cégep en sachant qu'elle laissera son ancienne vie loin derrière, ce qui n'implique pas un plan prémédité – si elle prépare son plan au cégep, elle rejoint la version 1.5 ; si le plan a plutôt été établi avant son départ (mais pourquoi n'a-t-elle rien apporté avec elle ?), elle maintient sa trajectoire 2.0 et ses motifs deviennent plus obscurs. De tels préparatifs pourraient avoir facilité la transition vers une nouvelle vie (les partisans de cette version confèrent un poids singulier à l'histoire de l'anneau magique, qui serait le microcosme de la disparition de l'enseignante), ou imposé un terme à toutes les vies possibles par l'entremise d'un suicide. Si tel est le cas, il faudrait trouver son corps. On ne veut pas, mais on veut aussi, que les restes humains découverts au Québec, au Canada et aux États-Unis depuis octobre 2014 soient ceux de Morgane Lavelle. Il n'y a jamais de correspondance concluante.



Bernt Argur aurait-il compris le premier que les nouveaux indices ne seraient pas fournis par un corps, mais par des textes ? En empruntant les trois livres dans le bureau de Morgane Lavelle, il semble avoir eu l'intuition la plus juste, sans posséder les moyens pour en exploiter le potentiel. Il aurait fallu entrevoir des textes qui n'existaient pas encore.

D'abord *The Akron Monsters : A Nightmare on 18th Street* de Stanley DeWolf, un essai publié à l'automne 2015 par la branche américaine des éditions Oxford University Press. DeWolf y analyse le double meurtre perpétré en Ohio en 1985 par Steve Lampton et Anthony Hester. Les deux jeunes accusés ont plutôt attribué le crime au monstre du film *A Nightmare on Elm Street*, un tueur d'enfants qui reprend du service dans les rêves de ses victimes après avoir été assassiné par leurs parents. Le monstre est entré dans la réalité et il a commis le crime, ont soutenu les jeunes hommes jusqu'à leur mort par électrocution en 1988. Dans la section « *Acknowledgements* » de son improbable best-seller, Stanley DeWolf remercie « Morgan F. Lavell ». Au fil d'une correspondance électronique assidue, elle (il suppose en tout cas que c'est une femme) l'aurait encouragé à développer ses réflexions après avoir lu deux de ses articles sur les meurtres de 1985. Or il se trouve que le deuxième prénom de Morgane Lavelle est Françoise, et la matière du livre de Stanley DeWolf nous ramène au récit de rêve laissé sur le bureau de Morgane au cégep, de même qu'à la carte géographique du Midwest américain.

DeWolf dit qu'il n'a jamais vu Morgan F. Lavell ni entendu sa voix, tout comme Andréa Durandot, professeure de sociologie et d'anthropologie à l'Université Paris-VIII et autrice de l'essai *S'écraser pour raconter. Narrations de catastrophes aériennes*, publié en décembre 2015 aux éditions Intermédiaires. Elle inclut elle aussi Morgan F. Lavell dans ses remerciements, et les détectives en herbe sont interpellés par une coïncidence troublante : Morgane Lavelle a choisi le même titre dans un article de septembre 2012 consacré à la bande dessinée *Aéropôles*, qui s'inspire d'accidents aériens réels pour raconter des histoires. Andréa Durandot nie avoir lu ce compte rendu et, quand on l'interroge sur le fait divers québécois, elle paraît aussi décontenancée que Stanley DeWolf.

Matthias Geoffroy parachève le premier cycle des reprises
86 de Morgane Lavelle en publiant en 2016 *La professeure*

invisible, aux éditions de l'Anthropocène. L'auteur ne s'est entretenu avec aucun membre de la famille Lavelle-Lorraine en composant sa « biographie », bien qu'il ait pu compter sur des sources anonymes – dont, semble-t-il, les collègues jaloux de Morgane. Il a en outre jeté du discrédit sur l'un des rares témoignages de première main à propos des cours de nuit : les entrées de blogue d'Ariane Gazza, qui décrivent l'atmosphère des cours et les emportements ou « extases » de Morgane Lavelle, tout en archivant six versions du devoir final.



On a depuis repéré des références à Morgane Lavelle dans une trentaine de publications – essais, romans, nouvelles, articles de revue, textes publiés sur le Web – aux formats et aux thèmes variés. Leurs auteurs et autrices parlent plusieurs langues, habitent tous les continents, n'ont pas rencontré Morgane, mais estiment être entré.e.s en « contact » avec elle. Au fil de ces parutions, Morgane Lavelle ou « Morgan F. Lavell » se transforme en étiquette, voire en mode. D'aucuns rejettent en bloc ces allusions commodes, dont l'origine ne serait pas Morgane Lavelle, mais la vaste nébuleuse de scénarios entourant sa disparition. Dans l'absolu, il y a certes de « vraies » et de « fausses » collaborations entre Morgane et les auteurs et autrices qui l'ont nommée, mais on ne peut le démontrer, faute de preuves. C'est une faiblesse de la récupération sérielle de Morgane, car les faux témoignages relativisent les vrais (s'ils existent) et n'apportent aucun réconfort à ses proches, qui ont d'abord voulu poursuivre ces étranges faussaires pour finalement abandonner tout recours judiciaire. Les gens qui admirent Morgane Lavelle sans l'avoir côtoyée finissent par y voir une force, compte tenu de la multiplicité des voix qui empêche de l'enserrer dans un cadre étriqué. Quand on ne dispose pas d'autres pistes, il faut bien se satisfaire de ces signes et les transformer en phares dans la nuit. Certaines librairies indépendantes, et d'autres qui 87

le sont moins, offrent à leurs clients une section « Morgane Lavelle », laquelle présente les deux essais qu'elle a publiés en son nom propre de même que les ouvrages qui portent sa marque.

On peut au fond se réclamer du credo adopté par le groupe que l'on a surnommé la Secte de la Professeuse Invisible bien avant la publication du brûlot de Matthias Geoffroy : le vœu le plus cher de ses membres n'est pas de retrouver Morgane Lavelle, c'est plutôt de *ne pas* retrouver son corps, car les histoires entourant sa disparition contribuent à honorer sa mémoire et à la manifester. À ce titre, je n'ai pas, comme les « monstres d'Akron » ou comme Morgane Lavelle si elle est vraiment l'autrice du récit trouvé dans son bureau, cherché à faire advenir un personnage dans mes rêves, mais Morgane apparaît régulièrement dans mes nuits. Devenu professeur, je n'ai cessé, dans mes songes, de me présenter à des examens dont je ne comprends pas les questions, mais ce rêve a subi une torsion depuis la disparition de Morgane. Il m'arrive d'entrer dans un local de classe en ignorant les thèmes qui seront traités ou la discipline du cours. Chaque fois, comme les élèves de Morgane à l'automne 2014 – on ne rappellera jamais assez que ce sont *eux* qui l'ont vue vivante pour la dernière fois et qui ont entendu ses ultimes paroles (« bonne nuit »), leur expérience vaut davantage que celles de nous tous et toutes –, je sais qu'il s'agira d'un cours précieux, j'éprouve le plaisir d'être inscrit à l'école de minuit quand Morgane Lavelle entre à son tour pour dispenser sa prochaine leçon.